

CHRISTINE SPIANTI

THÉTIS

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ÎLE BLANCHE, ÉQUINOXE D'AUTOMNE

...POLOPOLOPOPOPO PÔÔÔ...

Cet enfant, riant mais riant — sur le sable au seuil de la mer Égée, ses pieds nus balayés par la vague sitôt retirée — ce Petit, tout potelé, les mains serrent la bouée canard jaune, les doigts malaxant le plastique, il patauge dans une flaque — et la vague enlace ses pieds et reflue, le vent rabat ses cheveux sur sa bouche, et l'enfant d'entonner d'une voix un peu rauque

...PÔÔÔ POLOPOPOPOPO PÔÔÔ...

il sautille sur le sable en criant, à ceux là-bas, ce Petit, il ne les quitte pas des yeux 5/6 enfants dans les vagues qui jouent à s'asperger maladroits et rieurs, à mi-corps — dans la mer fraîche sous un ciel saphir 27 ° à l'ombre, ce jour d'équinoxe d'automne et ce Petit sur la grève qui voudrait être de ce jeu et chante avec eux... *PÔÔÔLOPOPOPO...* 5/6 tout joyeux frappent du plat de la main la surface de l'eau soulevant des gerbes d'eau qui ruissellent aux visages — la vague chaloupe en vrillant autour de leurs épaules 5/6 qui roulent dans le tempo — qui, pliant les coudes en rythme bas/

haut, qui, index pointé vers le ciel gauche/droite... *POPOPO PÔÔÔ*... et sur le sable dodelinant de la tête en cadence, ce Petit, genoux tendus, balance un peu avant/arrière, riant de les voir rire, riant tellement, tête en arrière — la vague s'enroule à ses pieds, creuse le sable, lisse son talon léger — ça le fait frissonner, il recule, agrippé à la bouée, pieds crispés sur le sable, il se dandine à la lisière de la mer, et d'un coup met un orteil à la première vague qui vient — elle encercle ses chevilles, desserre l'étreinte et se replie — étranglant la bouée canard jaune de ses doigts serrés, un pied puis l'autre, il entre dans la mer bleue dessus — la vague ceinture ses genoux déjà, l'entraîne en se dérochant — un pas puis l'autre, il avance à travers l'eau, s'aidant des épaules, une puis l'autre, dressé sur la pointe des pieds, la bouée lui remonte au thorax, tête de canard sous le menton — le remous l'enveloppe — la bouée calée sous les bras, emporté par le roulis il rigole un peu — la vague roule à son cou, frôlant sa joue — ce Petit, riant mais riant, vers ces enfants, 5/6 dans la vague, à la bouche un seul cri de triomphe

...*POLOPOLOPOPOPO PÔÔÔ*...

Et là. là. en ce turbulent midi à l'horizon de la Méditerranée vers où venir indéfiniment, cette lisière bleue d'équilibre, là sur l'instant quelque chose arrive du dehors, vaguement comme en rêve — la joie criée d'une bouche d'enfant — à l'à-pic de ce cri quelque chose arrive et s'ouvre qui reparle et jubile comme en rêve... *POLOPO*... cette tonalité-là, l'écho de ce qui veut prendre corps par la ritournelle comme un appel — en toute langue on appelle pour adresser l'anxiété de ne pas être entendu, la rencontre est déjà toute en cette voix d'enfant criant pour quiconque sans lien avec nul autre court sur cette plage comme moi et se reconnaît appelé... *POPOPO PÔÔÔ*... ce cri m'appelle à venir en sa joie

...*POLOPOLOPOPOPO PÔÔÔ*...

On répond de la route — du talus, d'où descend un grand ado dégingandé tout en jambes et filandreux, style fourmi géante ce qui lui vaut le surnom de grand Myrmidon, cou filiforme et cheveux miel, galopant parmi les longs coquelicots violets à tête balancier que le soleil des canicules a décolorés mauve presque blanc, l'échalias qui tonitruent tout courant, et se déhanche, bras écartés en clamant... *PÔÔÔLOPOPOPO PÔÔÔ*... et ce Petit vacillant dans la vague tourne la tête vers la plage agrippé à la bouée pour le voir venir — ce Myrmidon qui franchit les premières vagues à grandes enjambées, et de se jeter à la mer, plaqué sur un rouleau plein d'éclaboussures, disparaissant sous l'eau tout entier, et de rejaillir d'un coup en soufflant et secouer ses cheveux longs droite/gauche et se relancer au fil de la vague, aspergeant au passage ce Petit — qui flotte dans sa bouée, reniflant, chahuté par le crawl désordonné du grand plongeant sous l'eau et il ressurgit, et ce Petit sourit mais sourit tout en se remettant d'aplomb — tellement fort ce Grand, et malin — et voilà qu'il crispe les paupières, d'une main serrant la bouée, il bouche son nez de l'autre et penche le visage pour faire la tête dans l'eau comme le Grand, en apnée — la mer dessus bleue — immergeant le front, la bouche, et l'ayant à peine touchée se redresse d'un coup, cheveux collés sur les yeux, balançant la tête d'un côté l'autre pour les égoutter — comme il a vu faire le Grand — déjà parti à la nage, vers les rochers de granit rose resplendissants là-bas, loin devant, à la pointe de la baie — dans son sillage ce Petit s'allongeant sur l'eau, battant des pieds et des mains, cheveux plaqués au front à peine s'il y voit quoi, le grand Myrmidon ouvre la voie, merci... *POLOPO*... 5/6 qui acclament le Grand en pleine course sans se décider à le suivre — lui, ce Petit ramant des bras, il le suit, il se pousse tantôt par petites brassées, s'enfonce dans la bouée et la recale à sa taille,

tantôt se laisse porter par le flot — 5/6 qui s'embarquent à faire la course vers les rochers... ÔÔÔPOPOPOPO PÔÔÔ... ce Petit, visage grave derrière la tête du canard qu'il mordille, souriant lève le poing en triomphe, glisse un peu à l'intérieur de la bouée — j'irai jusqu'aux rochers, j'arrive, j'arrive — et il vire sur le dos agrippant la bouée que la vague soulève, les coudes relevés pour aller plus vite, tout goguenard et sérieux aussi, gigotant dans l'eau, les bras actionnés sur les côtés, il remue la vague en riant

...POLOPOLOPOPOPO PÔÔÔ...

Et voilà cet instant où je cours sur le rivage — depuis tellement longtemps à fuir aux lisières, habitant les seuils, à crâner d'île en île au fond redoutant je ne sais quoi — à cet instant, ce Petit, pris tout entier à crier son triomphe de vie, en ce cri même m'aura conviée — qu'y a-t-il de moi en tant que tel dans ce cri d'enfant tout à sa joie,

sa joie est toute la joie.

ALETUYA... ... ALETUYA... ... ALETUYA...

piaillent au ciel trois Corneilles de Mer virevoltant parmi le bleu — au-dessus de ce Petit battant des pieds, rattrapé par la houle qui le freine, les jambes moulinant dans l'eau

...AKHILLE...

Il a levé les yeux, ce Petit qui se débat pour avancer, sort la tête de la bouée, cherche d'où vient cette voix qui l'appelle, il tend le bras en riant — et moi qui cours sur la plage, ce hasard, toute cette joie qui m'accueille me donne parole,

alors il m'est si facile de tout reconnaître,

s'il y a Achille il y a Thétis sa mère — elle est là quelque part sous la mer bleue dessus dessous pourpre, Thétis, Matrice Liquide Native d'Achille, la nymphe marine aux boucles splendides et sandales d'argent, est aux aguets sous la vague — fluide vulve conceptrice d'Achille, qui évolue dedans les fonds océaniques, ses joues bleuies de reflets sous-marins, sa chevelure d'herbier blond translucide, Thétis voilée de bleu sombre veille sur lui et le protège d'en dessous la mer bleue dessus, ce Petit qui surnage — de sous les vagues je le vois faire, à la surface de l'eau son ventre d'enfant tout tendre et rond, comme il se raidit contre le flot qui le fait tanguer, cherche à se propulser battant le clapot des pieds, un talon rose après l'autre trouant l'eau, mon Petit Pieds-Rapides, une petite main après l'autre balayant pour repousser la masse d'eau, ma création mortelle, moi immortelle en tant qu'Océane — ce Petit toute hardiesse que le flot soulève.

...*POLOPOLOPOPOPO PÔÔÔ*...

Ça vient et revient de la pointe des rochers, de l'autre côté de la baie, dans le clair midi de la Méditerranée — une fille en maillot blanc s'est dégagée de l'eau agrippant la roche, elle dégouline de mer — c'est qu'elle arrive en premier, d'où le chant de triomphe — le grand Myrmidon devancé nage encore loin des rochers, et quand il a sorti la tête de l'eau en entendant le cri vainqueur ses cheveux roux ont paru si brillants, les mèches collées à son cou surtout, alors les bras lancés en avant il accélère distançant le band'enfant dans son sillage, 5/6 à la traîne au milieu de la baie qui, après un temps de natation effervescente, finalement renoncent et s'en retournent vers la plage... *PÔÔÔLOPOLOPOPOPO PÔÔÔ*... c'est la voix de la fille au maillot blanc qui cogne aux récifs, là-bas, sur les écueils de granit rose où la mer se fracasse, elle chante son succès face à la roche tout en se hissant dans les aspérités, glisse le

long d'un creux et lance le bras pour s'extraire, saisissant une saillie, elle grimpe une main après l'autre, rapide, parfois s'accrochant parfois retombant d'un degré elle coule dedans la faille, rampe sous la cavité pour mieux se projeter encore, et elle pose le pied avec sûreté, se fraye un chemin sinueux à travers la roche tortueuse, et les arêtes coupantes et rêches s'ouvrent à son agilité jusqu'à ce qu'elle accède à une corniche, sautillant de bloc en bloc elle laisse une empreinte humide sur la pierre chaude — tandis que le grand Myrmidon parvient aux premiers récifs — elle atteint le promontoire où est la grotte, l'ancre béante et obscure et, bras levés en triomphe, ses cheveux noirs lui barrant le visage qu'elle rejette d'un coup, la bretelle de son maillot trop grand lui tombe à mi-coude qu'elle rattrape, la repassant sur son épaule, et elle le proclame encore à toute la Mer Égée, à toute la Méditerranée,

...PÔÔÔPOLOPOPOPO PÔÔÔ...

et ce Petit, tout sourire à la fierté de la fille au maillot blanc, seul flottant, confiant, au milieu de la baie sur la mer bleue dessus — dessous pourpre, le royaume des Néréides qu'elles sont seules à connaître, Thétis et ses 49 sœurs, la mer qui couvre quasi la superficie de leur planète demeurant quasi inconnue aux Mortels quand ces Immortelles en apprivoisent la pression et par science divine savent tout du bleu sombre des grands fonds — je sais tout des abysses — des fosses qui fendent et refendent et croulent en gouffres, s'érigent en hautes terrasses, en volcans sous-marins, des neiges marines sur les plaines abyssales, des monts suintant de sources, des torrents qui dévalent les profondeurs aquatiques, projettent cascades et flexures de boue creusant de larges sillons au plancher océanique, canyons et vallées de sel, des masses de pierre et d'eau révoltées qui s'abattent aux sables submersibles et piochent les déserts fossiles subaquatiques pour en renouveler

de frais le carbone — je sais tout de cette sphère Océane sacrée qui tout crée et engloutit, et d'en dessous la mer bleue dessus je te vois faire, petit Mortel, à défier le danger de tes légers talons roses — ce Petit au milieu des flots, et de battre, battre des pieds, il vire et volte et tange avec la vague, parfois même un peu à tournicoter sur lui-même, tentant de se rétablir et progresser en direction des rochers, et il écarte l'eau bras dépliés/repliés devant lui, doigts ouverts, enfonçant le menton dans la bouée, l'eau à ras de nez, et remonte la vague quand elle le secoue éclaboussant ses yeux de fines mouillures, ça pique à cause du sel et des cheveux qui s'y collent, lançant le cou en arrière pour les rejeter comme il a vu faire, et de reprendre sa nage, plongeant la tête de profil le long du bras comme fait le Grand, tout clapotant — entraîné vers le large — vague après vague il s'éloigne de la côte, ce Petit, buvant la tasse, se redressant, et il rit, tellement étonné de sa suprême audace,

...*POLOPOLOPOPOPO PÔÔÔ*...

scande le Grand qui émerge à son tour sur le promontoire où est la grotte, avec son sourire essoufflé d'avoir grimpé en un rien de temps et la fille au maillot blanc trop grand le chahute — ils se tiennent par les avant-bras, essayant de s'attraper les mains et se poursuivent — elle, le pourchassant jusque sous la cavité rocheuse, qui revient sur la corniche, et elle sillonne la pierre surveillant par-dessus son épaule s'il la suit — leurs rires tapent la pierraille renvoyés en écho cristallin dans toute la baie — et ce Petit au milieu des flots levant les yeux vers eux là-bas sur les rochers qui s'amusent tellement bien, tire le cou pour mieux les voir jouer, et accélère, battant des pieds plus fort — tandis qu'au ciel céruléen criaillent les Corneilles de Mer

...ALETUYA ALETUYA ALETUYA...

leur cri est si clair, même d'en dessous la mer bleue dessus — je les vois faire, ces corneilles, elles font sillon au champ parfait du ciel et veillent sur lui, survolant l'enfant roulé d'écume, elles s'alignent inquiètes dans le Borée, ce vent du Nord impénétrable qui se lève lentement — et d'un souffle fait reculer la vague, l'érige en la repoussant, la hérisse d'eau à la crête au milieu de la baie et — dans la vague dressée qui s'effiloche, ce Petit submergé qui fait la grimace, boit la tasse à goulée, illico repris par une nouvelle volée d'eau, malmené, cramponné à la bouée canard jaune — et le Borée s'engouffre sous la masse d'eau qu'il creuse, le flot surgit plus haut et se rue — ce Petit, bouche grande ouverte, soulevé au flanc de la lame qui enfle, mains agrippées à la bouée dans le remous, ses jambes se débattent, il monte un instant et rechute sous la vague, assommé par le flot, tout à coup — la bouée, seule, voguant.

Sur la plage le Borée fait claquer une grande vague hautaine, un son vertical net dans le silence — au milieu de la baie, cette bouée jaune qui dérive solitaire — tout se fige des rochers à la dune.

D'où je suis d'en dessous la mer bleue dessus je le vois couler vers moi dans le battement désordonné de ses petites jambes que le flot tord — Thétis rejetant en arrière une mèche de ses cheveux venue se prendre entre ses lèvres ondoyantes, elle qui est d'une tout autre réalité que lui, l'enfant Mortel de la Néréide, l'Immortelle, serrant les mâchoires — je sais la pente marine où se noie le Mortel pris au charroi des eaux dessus bleues dessous pourpre du sang des marins et des naufragés, des Psychés absorbées, et je te vois faire, Petit Achille, prendre le risque de vivre tout en danger et témérité — le ventre de Thétis Matrice Native se révulse

d'anxiété — je te vois yeux fermés, cheveux dressés dans l'eau, jeté par le fond, le rond de la bouée flottant à quelques mètres au-dessus de ta tête — et tandis qu'une nouvelle vague se forme poussée des grands fonds par une bourrasque et s'emplit et se gonfle pour éclater en surface — je le laisse faire, moi la Divinité Marine — ce petit qui rouvre les yeux sous l'eau, étonné dans la conscience inattendue du désastre, et bat des pieds pour remonter, son bras se tend vers la bouée en surface, il pince la tête de canard du bout des doigts contractés, l'empoigne, moulinant des jambes et il émerge à la surface, serrant la bouée dans ses bras, il retrouve l'air, le nez froncé d'une lampée qu'il vient de boire mais respirant — je te vois faire à travers la transparence des eaux marines — écume de sel à ses petites lèvres bleuies, ce Petit cherchant à renfiler la bouée, le flot la lui dispute, bras tendus il la passe à son cou, sombrant/ressurgissant, la bouée glisse — je te vois faire avec cette vérité insupportable, ta vulnérabilité,

elle impose à l'enfant mortel de ne devoir la victoire qu'à soi-même — ce Petit, tête et épaules hors de l'eau maintenant, bras ballants de chaque côté de la bouée, précipité deçà-delà, embrouillé dans le flot que dresse contre lui le Borée — ce vent ombrageux, faisant front tête baissée à la vague hautaine, proéminente tout à coup — Thétis du fond des eaux sous-marines frémit du danger, immortelle pour qui l'immortalité n'est rien puisqu'elle ne peut la partager avec son enfant — je te vois faire, combattre le flot, tu dois le vaincre seul — ce Petit perché à la crête tout agrippé à la bouée, tombe dans le creux, dégage la tête, sitôt balayée par le flot qui le renverse, un peu furieux l'attaque, le repousse, et il pleure de rage, ce Petit, la chair des flancs si tendre rouée de vagues, la bouche béante de langue rouge, bulle de salive au bord des dents, s'engloutit, et soudain il s'abandonne à la houle, plus rien ne s'y oppose, il se laisse charrier d'un côté l'autre du pic d'eau, s'élève et se fond en elle, passant la main sur le front pour

dégager ses yeux, tout ascendant sur la vague il se laisse dégouliner sur elle, et vogue — d'en dessous la mer bleue dessus je te vois faire, Achille, comprendre la logique de la Force, et sans y résister la domestiquer — et porté par un grand sillage d'eau le voilà, ce Petit, qui surmonte la vague, passant les creux à l'équilibre, et la confiance le fait sourire, il pleure en rigolant, comme propulsé vers la plage, jambes battant à toute blinde, d'un coup il se redresse voir s'il a pied, repart, tirant, tirant/riant vers le rivage, et déjà ses doigts de pieds touchent le fond, il marche coudes pliés pour serrer la bouée, se poussant des épaules hors du flot qui peu à peu le délivre, il tache de courir même, buste penché menton tendu, les pieds coulant vers la berge dans l'étiré de la vague sur le sable, soulevant de minces filets de mer à chaque pas — la vaguelette allant-venant sur le léger talon rose de l'enfant tandis que la bouée mol ectoplasme balance dans les premières vagues, abandonnée — ce Petit s'échoue, joue blottie sur le sable sec, et il roule enlaçant ses genoux, se remet debout couvert de grains blonds, un instant immobile — un pied frottant l'arrière du mollet pour le débarrasser du sable — et il court en se dandinant, riant mais riant, avec la joie que donne la fierté d'avoir vaincu seul, cette vitalité invulnérable,

...*POLOPOLOPOPOPO PÔÔÔ*...

Et ce cri de joie aura comme calmé la mer — peu à peu il se fait un silence blanc scandé par de courts bruits plus clairs encore, deux ou trois vaguelettes se jettent sur le sable mais s'abattent engourdies, le Borée se faisant discret comme s'il s'effaçait devant la joie de l'enfant, reconnaissant sa défaite, cette petite voix domine le vent apaisé, l'accalmie douce prend le dessus sur la mer bleue, le flot presque, presque atone, avec de faibles replis d'eau et de longues vagues nonchalantes, lasses d'avoir tant remué, sans bruit balayant la grève de leur chevelure.

...*ALETUYA ALETUYA ALETUYA...*

lancent joyeuses les Corneilles de Mer — et ce Petit qui court en remontant la plage vers le figuier où cette Femme, majestueuse dans ses voiles en camaïeu lavande, lilas, aubergine presque noir, rit de le voir revenir sain et sauf et si fier, elle lui ouvre les bras tout grand levant les yeux — au ciel, grimpée dans notre dos à midi la Lune, une des formes d'Artémis épithète Qui Protège Les Petits Nés — et riant et courant et dansant, ce Petit assailli par un chien qui lui a emboîté le pas — on l'aura vu juste avant debout sur les pattes de derrière juste au bord de la vague en train d'aboyer, c'est mon chien, Pamphy, et je l'ai à l'œil — trottinant dans les pas de l'enfant, et soudain il s'arrête et recule, une patte grattant le sable, et aussitôt demi-tour, il lâche sa proie et s'en retourne vers le rivage où 5/6 étendus sur le sable attendent la vague douce et qu'elle recouvre les doigts de pieds qui se tortillent, remonte les jambes, se déploie aux genoux en spirale et déjà se repliant joyeuse découvrir une peau toute neuve de gouttelettes.

...*ALETUYA ALETUYA ALETUYA...*

Les Corneilles de Mer interpellant le Borée ce vent divin qui se prend dans les chênes de la forêt au centre de l'Île et s'emporte, il a troué les feuillages et revient au galop sur la mer gonflant la vague... *OHWAH...* ces cris éparpillés sur le plat du rivage quand cette vague lourde d'un coup se jette sur eux, 5/6 à crier, allongés à l'orée des vagues, pleins de crainte et d'attente de bonheur, et ce ne sont qu'éclats de rire encore quand la mer se propulse, sa véhémence renouvelée s'émeut en gros remous et s'abat, happant tous les enfants qu'elle cingle et submerge, et se retire... *OHWAH...* et ça donne envie de se relever et poursuivre la mer qui recule, et

revenir au-devant de la vague quand elle se rapproche, les enfants s'écriant, et ils lèvent les bras, s'interpellent debout face au ressac qui enfle et là devant le mur d'eau — ô courir et crier au jeu de fuir la vague — qui frappe le sable, les falaises en écho, et se déverse toujours plus haut sur la plage en ce jour d'équinoxe d'automne et se rétracte en crissant vers les profondeurs — la mer bleue dessus dessous pourpre d'où émerge une femme en combi de plongée toute ruisselante, elle relève son masque, regarde en direction du figuier — vers cette Femme Majestueuse aux voiles mauve en camaïeu, déployée autour de l'enfant, en train de le frictionner à la serviette, les cheveux et puis les bras, le torse, accomplissant chaque geste avec soin — ce Petit, agitant la tête droite gauche quand elle passe le linge sur son museau — d'une pichenette indique qu'il faut le lever, le bras ! pour essuyer le flanc — ce Petit qui fronce le nez tout en fouillant un paquet de gâteaux, et de s'en engouffrer deux, mâcher les joues gonflées en tournillant à l'ombre du figuier, réjouï du bon goûter et de la serviette sur ses épaules qui fait comme une cape, une main qui tient le paquet et aussi retient la serviette, l'autre qui enfourne, s'envoyant le sablé, poussé de la paume au fond de sa bouche — je te vois faire, Amie Majestueuse, mon alliée — attraper l'enfant pour lui enfiler le maillot de l'Olympiakos, rayures rouges et blanches, sur l'écusson une tête de profil couronnée de laurier — ce Petit qui se débat en riant, elle le rattrape, il s'abandonne et pose ses deux mains sur les joues de la femme, explique quelque chose et, tournant la tête vers la mer se débat à nouveau, et s'échappe

...MMA...

a crié ce Petit courant sur la plage à travers les groupes d'enfants — tous maintenant assis en rond sur le sable sec à la laisse de mer, parmi les débris de bois et de coquillages, mangent, qui une prune, qui du pain, et de rigoler, tête penchée, quelques mots de plaisanterie

à la bouche... *MMAAAAA*... crie encore ce Petit dévalant la plage vers la femme en combi — toi qui m’as fait connaître cette merveille que possèdent les Mortels, à laquelle les Dieux n’ont pas accès, l’amour inconditionnel, quand je te vois venir à moi en courant comme je t’aime petit enfant fragile qui enlace mes genoux — la joue frottant la cuisse caoutchoutée, et elle rit tout en ouvrant la fermeture éclair sur son thorax — Thétis, qui est toute autre que son enfant, immortelle quand il est mortel, pleine de reconnaissance partage sa joie de rire comme si en dépendait l’équilibre des Mondes — dégageant du néoprène son épaule gauche, à l’encre dessinés trident et foudre sur le rond du muscle, elle se remet à marcher en direction du figuier, traînant le petit accroché à sa jambe, riant mais riant.

...*ALETUYA*...

acclament les Corneilles de Mer — dans l’ombre du figuier l’Amie Majestueuse les accueille avec d’amples gestes de ses voiles pourpre, dit quelque chose en se frottant le menton avec une sorte de véhémence prévenante, pendant que le Petit s’étend à l’ombre, et elle se penche vers lui et l’embrasse et murmure à son oreille — la femme en combi a tiré la manche droite, le haut de la combi retombant à la taille, tout en racontant quelque chose — adossé au tronc lisse du figuier, un fruit rouge entre les dents, le Petit plonge la main dans le sable et observe comme il coule sur ses doigts — l’Amie Majestueuse s’agenouillant balaye le sable des joues de l’enfant d’une main preste, tout en écoutant la femme en combi — l’enfant souriant lève légèrement le menton en plissant les yeux — l’Amie Majestueuse se relève, saisissant la bouée canard, la dégonfle en la plaquant sur son ventre, elle bougonne, lance la main par-dessus son épaule comme pour dire, qu’y faire ? un scooter passe sur la route juste au-dessus de la plage — ce Petit a tourné la tête pour voir qui c’est, mais replonge les doigts dans le sable — mais l’Amie

Majestueuse lui tend une prune dorée, rangeant machinalement la boîte de gâteau dans le sac de paille, parlant/écoutant, la femme au tatouage qui déplie une serviette et la passe à son cou, regard perdu vers la mer, puis décrochant, se tourne vers l'ombre du figuier — vers ce Petit qui mâche le fruit les larmes aux yeux, elle s'agenouille près de lui — il aura eu bien peur quand même, failli se noyer — je vois venir cette larme et j'approche mon visage du tien, ne pleure pas, tu sais tout, tu viens de tout apprendre — et elle parle, Thétis — tout m'indique qu'ainsi elle se nomme — elle lui dit tout ce qu'elle sait, en langue des Dieux — si longtemps qu'il ferme les yeux, tout riant presque pleurant, épuisé, ce Petit, front blotti au cou de la Divine Demeure Océane, secoué d'un dernier sanglot avant le sommeil — je le vois s'endormir, entrer dans le temps mortel par l'anachronie du rêve, ce domaine inconnu des Immortels — et elle lève la tête vers cette ombre — juste comme je passais entre elle et le soleil, et elle me reconnaît, je suis cette fille, cheveux et sourcils blancs, qui court depuis des jours sur la grève un chien sur les talons sans cesse aboyant, et qui l'appelle

...*PAMPHY*...

à peine si je reconnais ma voix — tout en cherchant mon chien des yeux, quand je passe près d'elle sous le figuier, je souris à Thétis — d'un regard elle en sait plus que moi sur moi-même vu qu'elle n'a accès qu'à l'énigme que je suis, elle me connaît, Thétis — depuis tout ce temps que je suis là à dévisager, décomposer les gestes, détailler les allures, ces façons de faire avec la mer et le vent, bref, voir avec la parole et assister à ce phénomène magique d'être parlée par ce que je regarde,

moi qui lis dans ces visages aux antiques paysages un point de départ neuf.